Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 148 (2016)
Heft: 3

Artikel: L'œuvre de dieu, la part de l'humain
Autor: Butticaz, Simon / Dermange, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685904

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 148 (2016), P. 601-606

L'ŒUVRE DE DIEU, LA PART DE L'HUMAIN

Une relation au regard de la Bible, de l'histoire et de la théologie

Introduction

SIMON BUTTICAZ ET FRANÇOIS DERMANGE

Comment penser la relation entre Dieu et l'humain ? Selon quels modèles ? Et qu'est-ce qui la détermine centralement ? La miséricorde divine, comme le prétend Paul dans ses écrits, ou la fidélité active du croyant, l'orthopraxie, comme semblent lui rétorquer l'évangéliste Matthieu ou la lettre de Jacques ?

« La question du rapport entre l'action de Dieu et l'action de l'être humain traverse toute la théologie chrétienne et tous les *loci* de la théologie chrétienne » écrit avec à-propos Christophe Chalamet dans sa contribution au présent volume[1], et la question a pris un relief particulier au moment de la Réforme, au point de devenir décisive. En opposant les œuvres à la foi, les Réformateurs ne contestaient pas la possibilité des œuvres humaines, mais leur place *quant au salut*, et ils invitaient à les repenser autrement :

> La bonne œuvre, première et suprême, la plus noble de toutes, est la foi au Christ [...] ; c'est dans cette œuvre que doivent se résumer toutes les autres ; et leur bonté, qui découle d'elle, elles doivent la recevoir d'elle comme un fief. [...] Nous trouvons bien des gens qui prient, jeûnent, font des fondations, font ceci ou cela, mènent une vie bonne aux yeux des hommes ; si tu leur demandes s'ils sont certains que ce qu'ils font ainsi plaît à Dieu, ils répondent "Non", ils ne le savent pas, ou bien ils en doutent. [...] De là vient que, lorsque je mets la foi si haut et que je réprouve les œuvres auxquelles la foi manque, ils m'accusent d'interdire les bonnes œuvres, alors que je voudrais enseigner les œuvres véritablement bonnes qui naissent de la foi.[2]

Au moment où l'on s'apprête à fêter le jubilé de la Réforme, il nous est apparu important de revenir sur ce thème central dans une perspective large, car l'équilibre à trouver entre l'œuvre de Dieu et la part de l'humain est un problème aussi vieux que les littératures juives et chrétiennes anciennes. Dans

[1] « L'acte de Dieu et l'acte de l'être humain. Quelques considérations théologiques », p. 657.

[2] M. LUTHER, *Des bonnes œuvres* (1520), *in : Œuvres*, t. 1, Genève, Labor et Fides, 1957, p. 213-214.

la Bible juive déjà, l'œuvre, ce que l'humain fait par lui-même, est suspecte d'idolâtrie, pas seulement parce qu'il fabrique des idoles, mais parce qu'il a l'illusion de se réaliser lui-même (par ex. : Es 40,19-20 ; 41 ; 44,6-23). Mais le thème apparaît surtout central dans le Nouveau Testament. On pense ici au dialogue qui suit la multiplication des pains. La foule demande à Jésus : « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » et celui-ci leur répond : « L'œuvre de Dieu c'est de croire en celui qu'Il a envoyé » (Jn 6,28-29 ; trad. *TOB* 2010). La confiance placée en Dieu est beaucoup plus importante que de *faire quelque chose* pour Dieu, et nulle part n'apparaît aussi clairement que sur la croix la dissymétrie entre l'œuvre de Dieu et celle des humains : Christ est mort pour les injustes, pour des pêcheurs, et même pour des impies (Rm 5,6).

Plus tard, le questionnement a traversé l'histoire de l'Église, avec quelques moments forts : les controverses entre Augustin et Pélage au Ve siècle, entre Luther et Érasme, mais aussi entre luthériens et réformés au XVIe siècle, et plus récemment les efforts de rapprochements, manifestés, par exemple, dans la « Déclaration commune sur la justification » signée en 1999 à Augsbourg entre l'Église catholique romaine et la Fédération mondiale des Églises luthériennes.

Mais la question ne concerne pas seulement les spécialistes ; elle est existentielle. Quel sens donnons-nous, par-delà notre action, à notre vie même ? Se construit-il comme la culture contemporaine de l'individu, de la performance et de l'utilité le suggère ? Ou se reçoit-il comme un don, parce qu'autrui – Dieu ou nos semblables – œuvre pour nous ? Quelle pondération donner alors au don (*Gabe*) et au devoir (*Auf-Gabe*), à la passivité et à l'activité, à la foi et à l'engagement ? Tous les pans de la théologie se trouvent alors mobilisés : de l'exégèse à la théologie pratique, de l'histoire du christianisme à l'éthique, en passant par la théologie systématique. En témoignent les contributions réunies dans ce volume, six au total, présentées pour l'essentiel dans le cadre d'un colloque doctoral interdisciplinaire qui a réuni à Crêt-Bérard enseignant-e-s, doctorant-e-s et chercheurs-euses avancé-e-s les 24 et 25 septembre 2015.

Deux contributions (Matteo Silvestrini et Simon Butticaz) interrogent les textes juifs et chrétiens anciens, explorant le statut de l'agir humain au regard du mal (*1 Hénoch*) et dans l'histoire du salut (Actes des apôtres). Loin d'être oblitérée, la responsabilité humaine face à Dieu et aux autres est prise au sérieux et valorisée théologiquement. Reste que cette responsabilité dans l'ordre du salut mérite d'être soigneusement pensée pour ne pas devenir une moralité ou un activisme qui sauve. Une problématique centrale, comme on l'a dit ci-dessus, à la Réforme du XVIe siècle et sur laquelle reviennent pour nous François Dermange et Pierre-Olivier Léchot, explorant tour à tour la pensée de Jean Calvin et de Théodore de Bèze. En guise d'ouverture sur l'aujourd'hui, deux contributions abordent enfin ces questions dans une perspective systématique (Christophe Chalamet) et pratique (Élisabeth Parmentier). Toutes deux soulignent la nécessité de penser la précédence radicale de l'agir divin sur l'action humaine – face à l'idéologie de l'autonomie et à la religion de l'*event*, notamment –, sans pour autant nier une nécessaire « concurrence »

(au sens étymologique de *con-currere*: «courir ensemble») entre Dieu et le croyant dans le témoignage de foi, l'agir éthique ou la «mise en œuvre» liturgique.

Comme on le verra en lisant ces pages, reprendre ainsi à nouveaux frais et avec sérieux cette question déjà ancienne oblige néanmoins à plusieurs déplacements, liés à l'évolution de la recherche. À titre d'exemple, mentionnons ici ceux qui concernent la compréhension même des textes fondateurs:

- dans le sillage des travaux d'Ed Parish Sanders[3], professeur émérite à l'Université de Duke aux États-Unis, c'est notre *connaissance du judaïsme ancien* qui a été profondément renouvelée: jusque-là relégué au rang de «religion des œuvres» et étalonné à la dualité Loi *vs* Évangile promue par une certaine vulgate protestante, le statut fondateur et permanent de la grâce divine dans la structure d'alliance d'Israël a été exhumé de l'oubli. Ce système religieux où le *getting in*, soit l'entrée dans l'espace du salut, est le fruit d'un don, alors que l'accomplissement des commandements de la Torah est nécessaire au *staying in*, donc au maintien dans le peuple de l'alliance, a été requalifié par Sanders de «nomisme d'alliance»[4]. Il va sans dire que, dans pareille configuration, le statut respectif de l'agir divin et de l'agir humain est fortement repositionné et exige réévaluation. Une tâche à laquelle s'attellent désormais les exégètes et historiens de l'Antiquité. Précisément, c'est à déterminer et à décrire les modulations de cette structure religieuse dans le judaïsme ancien que s'active la recherche depuis une génération maintenant, observant les «mises en scène» diverses et, parfois, contrastées des notions d'«alliance» et de «nomisme» dans la sotériologie juive au tournant de l'ère[5].
- Reliée au chantier précédent, mais sans lui être totalement assimilable, la *New Perspective on Paul* est l'étiquette sous laquelle est rangé l'important renouveau qu'ont connu les études pauliniennes depuis un demi-siècle maintenant[6]. À ce titre, c'est le nom de Krister Stendahl, ancien professeur

[3] Lire, notamment: E. P. Sanders, *Paul and Palestinian Judaism. A Comparison of Patterns of Religion,* Philadelphia, PA, Fortress Press, 1977; Id., *Paul, the Law, and the Jewish People*, Philadelphie, PA, Fortress Press, 1983.

[4] E. P. Sanders, *Paul and Palestinian Judaism*, *op. cit.*, 1977, p. 75: «Briefly put, covenantal nomism is the view that one's place in God's plan is established on the basis of the covenant and that the covenant requires as the proper response of man his obedience to its commandments, while providing means of atonement for transgression».

[5] À ce sujet, entre autres: D. C. Carson, P. T. O'Brien, M. A. Seifrid (éds), *Justification and Variegated Nomism: I. The Complexities of Second Temple Judaism* (WUNT 140), Tübingen, Mohr Siebeck, 2001.

[6] À ce sujet, entre autres: M. Zetterholm, *Approaches to Paul. A Student's Guide to Recent Scholarship*, Minneapolis (MN), Fortress Press, 2009, en particulier les p. 95-126 (ch. 4: «Toward a New Perspective on Paul»). Voir aussi, pour la suite, l'excellente mise en perspective de la *New Perspective* par M. Wolter, «Eine neue paulinische Perspektive», *ZNT* 14 (2004), p. 2-9.

à l'Université de Harvard devenu évêque luthérien de Stockholm, qui mérite d'être cité. Dans une étude incisive datée de 1963 et publiée dans la *Harvard Theological Review*, l'exégète scandinave a posé les jalons d'un courant qui se développera rapidement en torrent[7] : « The Apostle Paul and the Introspective Conscience of the West »[8]. Refusant une lecture anachronique et ethnocentrique de Paul inféodée à la dramatique augustinienne de la conscience, Stendahl s'est engagé à recouvrer le *Sitz im Leben* de la justification par la foi. Le résultat est saisissant ; loin d'être une réponse offerte au croyant terrorisé par l'image du Dieu Juge et engagé dans une valorisation religieuse de ses « bonnes œuvres », cette doctrine – réinscrite dans le strict cadre de la mission paulinienne en terres païennes – aurait une pertinence prioritairement ecclésiologique ou sociologique : favoriser l'accession des païens, sans le détour de la Loi, dans l'alliance d'Israël. Exit par là même la dualité activité–passivité chère à la théologie protestante, d'obédience luthérienne notamment. Mieux encore : si l'un des enjeux de l'écriture paulinienne est le statut des païens dans le peuple de Dieu (autant le *getting in* que le *staying in*), alors l'important matériau éthique rencontré sous la plume de l'apôtre n'est pas un malheureux « retour du refoulé »[9]. Au contraire : affrontant un *modus vivendi* conforme à la Torah et restreignant aux seuls Juifs (de naissance ou convertis) les bénéfices de l'alliance d'Israël, l'apôtre lui aurait opposé non pas *l'inactivité*, mais un autre *ethos* fait de *pratiques* et de *gestes*, un *ethos* inclusif et que détermine centralement – en application de la justification par la foi – l'amour réciproque[10].

– Si l'on s'attarde un instant encore sur la recherche néotestamentaire, il est finalement possible de noter un regain d'intérêt des exégètes pour ce qu'on appelle la *tradition* ou les *écrits apostoliques* – et cela, non sans répercussions sur notre problématique. En effet : refusant le verdict théologique qui conduirait à dégrader ces textes au rang de littérature « proto-

[7] Lire à ce sujet : M. Quesnel, « État de la recherche sur Paul : questions en débat et enjeux sous-jacents », *in :* A. Dettwiler, J.-D. Kaestli, D. Marguerat (éds), *Paul, une théologie en construction* (Le Monde de la Bible 51), Genève, Labor et Fides, 2004, p. 25-44.

[8] « The Apostle Paul and the Introspective Conscience of the West », *HTR* 56 (1963), p. 199-215. Une étude programmatique prolongée ensuite par un recueil d'articles intitulé : *Paul among Jews and Gentiles, and Other Essays*, Londres, SCM Press, 1977.

[9] Voir, à ce sujet, l'étude séminale de J. M. G. Barclay, *Obeying the Truth : A Study of Paul's Ethics in Galatians*, Edimbourg, T&T Clark, 1988 (*ibid.*, p. 8 : « If the letter [Galates] is not about 'works' in general but about how the Gentiles become members of the people of God and what life-style they should adopt, ethical exhortation no longer appears to be so misplaced »).

[10] M. Wolter, *Paulus. Ein Grundriss seiner Theologie*, Neukirchen-Vluyn, Neukirchener, 2011, p. 310-338, en particulier p. 322. Pour de plus amples détails, lire surtout : J. M. G. Barclay, *Obeying the Truth, op. cit.* ; Id., *Paul and the Gift*, Grand Rapids (MI)/Cambridge (UK), Eerdmans, 2015 et M. Wolter, « Identität und Ethos bei Paulus », *in :* Id., *Theologie und Ethos im frühen Christentum. Studien zu Jesus, Paulus und Lukas* (WUNT 236), Tübingen, Mohr Siebeck, 2009, p. 121-169.

catholique» et à retenir comme unique norme de la vérité chrétienne le seul événement Jésus Christ[11], les études intéressées à la construction sociale de la mémoire (parfois aussi appelées *social memory approaches* ou *studies*) nous permettent, au contraire, de cerner l'importance de ces écritures dans la construction de l'identité chrétienne[12]. Précisément, que ce soit les épîtres pseudépigraphes – donc les lettres placées fictivement sous l'autorité d'une figure apostolique du passé – ou les Actes des apôtres, ces documents ont favorisé, face à la disparition de la génération des témoins oculaires et en l'absence de ministères institués, l'émergence d'une représentation «normative» des origines et de la tradition chrétienne primitive[13]. Expliquons-nous avec toute la clarté requise. Les premières communautés croyantes ne se sont pas contentées de faire mémoire des seuls faits et gestes du maître de Nazareth; elles ont aussi jugé bon de consigner par écrit les doctrines et les actes de ses premiers témoins[14]. Une structure duelle, celle «du Seigneur et de l'apôtre», s'annonce ici[15]: «À l'Évangile formulé doit répondre l'Évangile vécu. À la Parole déployée dans la personne du Fils doit répondre la Parole qui conduit le témoin à vivre et

[11] *Cf.* F. Bovon, «La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre», *Cristianesimo nella storia* 15 (1994), p. 566: «[...] plusieurs exégètes protestants des XIXe et XXe siècles [ont] considéré l'existence même du livre des Actes des apôtres comme une anomalie, voire comme une erreur théologique. Il était inconvenant à leurs yeux, voire sacrilège, de focaliser l'attention sur le sort des témoins, censés disparaître derrière le message christologique».

[12] Dans le champ néotestamentaire, peuvent être cités les travaux suivants: S. Butticaz, «The Construction of Apostolic Memories in the Light of two New Testament Pseudepigrapha (2 Tim and 2 Pet)», *ASE* 33/2 (2016), p. 341-363; S. Hübenthal, «Pseudepigraphie als Strategie in frühchristlichen Identitätsdiskursen ? Überlegungen am Beispiel des Kolosserbriefs», *SNTU.A* 36 (2011), p. 61-92; Id., *Das Markusevangelium als kollektives Gedächtnis* (FRLANT 253), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2014; S. C. Barton, L. T. Stuckenbruck, B. G. Wold (éds), *Memory in the Bible and Antiquity. The Fifth Durham-Tübingen Research Symposium (Durham, Septembre 2004)* (WUNT 212), Tübingen, Mohr Siebeck, 2007; W. H. Kelber, «The Generative Force of Memory: Early Christian Traditions as Processes of Remembering», *BTB* 36/1 (2006), p. 15-22; A. Kirk, T. Thatcher (éds), *Memory, Tradition, and Text. Uses of the Past in Early Christianity* (SBL.SS 52), Leiden/Boston, Brill, 2005; etc.

[13] R. Zimmermann, «Unecht – und doch wahr ? Pseudepigraphie im Neuen Testament als theologisches Problem», *ZNT* 12/2 (2003), p. 33: «Nicht der Mangel an Führungspersönlichkeiten, sondern ein bestimmtes Geschichtsbild, das die apostolische Zeit retrospektiv als Norm setzte, hat dazu beigetragen, dass die Pseudepigraphie in der zweiten und dritten Generation so bedeutsam wurde». *Cf.* aussi S. Hübenthal, «Pseudepigraphie als Strategie in frühchristlichen Identitätsdiskursen ?», *art. cit.*, p. 61-92 ainsi que l'étude de Simon Butticaz dans le présent volume et les références bibliographiques données en note 12 ci-dessus.

[14] Pour cette littérature et les phénomènes qui s'y déploient: F. Vouga, *Les premiers pas du christianisme: les écrits, les acteurs, les débats* (Le Monde de la Bible 35), Genève, Labor et Fides, 1997, p. 14-15.175-204.

[15] À ce sujet: F. Bovon, «La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre», *art. cit.*, p. 559-576.

à souffrir, c'est-à-dire à parler, agir et mourir pour sa foi»[16]. Le recueil des Écritures chrétiennes ne se départira pas de cette dualité théologique, canonisant aux côtés des récits narrant la vie, la mort et la résurrection du Christ Jésus (les quatre évangiles) l'Évangile prêché, pensé et personnifié par les grands apôtres (les Actes de Luc ou les lettres apostoliques)[17]. Sera ainsi «[reliée] la révélation à l'histoire [...]; [associés] étroitement l'Évangile en tant qu'événement fondateur et l'Évangile en tant que bonne nouvelle. [...] [proclamé] un commencement historique et [revendiquée] une médiation apostolique indispensable»[18]. En bref, sera configurée une ellipse théologique à deux foyers où la parole de Dieu et l'agir humain sont organiquement reliés, sans être télescopés.

Ces déplacements, manifestes dans l'exégèse, se retrouvent dans chacune des branches de la théologie. Ce volume est ainsi une invitation au dialogue interdisciplinaire entre les différentes branches de la théologie, non seulement en vue d'une meilleure compréhension de la théologie par elle-même, mais nous l'espérons, aussi, finalement de nous-mêmes. Le Programme doctoral en théologie de la Conférence des Universités de Suisse Occidentale (CUSO), sans lequel ni ce colloque, ni ce volume n'auraient pu voir le jour, mérite, à ce titre, nos plus vifs remerciements[19].

[16] D. Marguerat, «Pourquoi lire les apocryphes ?», *in:* J.-D. Kaestli, Id. (éds), *Le mystère apocryphe. Introduction à une littérature méconnue* (Essais bibliques 26), Genève, Labor et Fides, 2007², p. 174. Pour ce qui suit: *ibid.*

[17] Ici et pour la suite, on lira l'étude détaillée de F. Bovon, «La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre», *art. cit.*, p. 559-576.

[18] *Ibid.*, p. 576.

[19] Le Comité de rédaction de la RThPh tient à remercier la Fondation d'édition des Églises protestantes de Suisse romande (FEEPR) ainsi que la Faculté de théologie de l'Université de Genève pour le soutien qu'elles ont apporté à la publication de ce numéro.